L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 24 JUIN 1888.

Les deux couvreurs.

Jean Serval, le couvreur, venait d'arriver au chantier. Sans dire une parole, il était allé s'asseoir sur une pierre de taille et, la tête dans ses mains, s'était mis à songer.

Oui, il était triste, terriblement triste, le vieil ouvrier. Si sa démarche était chancelante, si son regard errait de ci de-là, trouble, affolé, c'est que, quelques instants plus tôt, il venait de faire une de ces découvertes qui brisent la vie d'un honnête homme; et, tout ivrogne qu'il fût, il avait une âme loyale, un cœur droit, le vieux Jean Serval.

Tout à l'heure, avant de "rappliquer au travail," il avait songé, en quittant le cabaret, à aller passer quelques minutes chez lui, "histoire de dire un petit bonjour à la bourgeoise."

Arrivé là, au moment de mettre la clef dans la serrure, il avait entendu parler. Qui donc était avec sa femme? Il avait écouté et reconnu la voix de Pierre Galhauban, son compagnon d'échafaudage.

Un rude gars, celui-là, beau garçon, jeune homme récemment revenu du service.

—Voyons, Louise,—disait le jeune homme,—vous le savez bien, si je n'étais pas pour mon sort, vous ne seriez ma femme aujourd'hui. Je vous ai toujours aimée. Pourquoi me refuser un rendez-vous?

—Non, Pierre, je suis mariée, répondait la jeune femme. Non, je veux rester honnête....

—Mais c'est un ivrogne! avait dit l'amoureux avec colère. Il vous rend malheureuse! Tenez! je suis libre..... Vous n'avez pas d'enfant. Eh bien! laissons le vieux à son cabaret et partons tous deux..... on serait si heureux!

—Oh! Pierre! s'était récriée Louise.

Ensuite le bruit de la conversation avait baissé jusqu'à n'être plus qu'un murmure indistinct. Jean écoutait, écoutait encore.... écoutait quand même.

Enfin Louise avait repris d'une voix précipitée, à peine perceptible:

—Je vous en supplie, Pierre, partez... Si ce soir Jean va encore au cabaret, si, comme chaque jour, il rentre ivre...

Après cela, un long baiser; puis la porte s'était entrebaillée et le jeune homme, la moustache au vent, le béret sur l'oreille, de l'amour et du bonheur plein les yeux, s'était sorti. Jean dut se jeter en arrière; instinctivement il avait porté les mains à ses yeux afin de ne rien voir et de résister à l'envie folle qui le prenait de sauter à la gorge de Pierre et de l'étrangler sur place.

Et maintenant, il était seul, ressassant dans son cerveau surmené toutes ces choses.

C'était pourtant vrai que la Louise n'était pas heureuse en ménage. Quand il l'avait épousée, il avait bien vingt ans de plus qu'elle. Mais, bast! qu'est-ce que ça qu'aurait empêché l'bonheur à la Louise!

—Ah! tonnerre, s'il était tombé du ciel un "goass" gros comme le poing, n'y aurait pas eu d'danger qu'ça s'démanchât! Mais, voilà! il n'était pas venu "le mioche"; ce lien sans lequel s'détraquent les meilleurs ménages, et alors!.... (Jean baissait le front en y songeant) alors, n'ayant pas d'p'tit museau barbouillé d'confiture à baiser en rentrant du travail; n'ayant en perspective que la figure attristée de la femme, rendue sombre par la maternité vainement attendue, Jean s'était attardé au cabaret, il avait fait comme les camarades. Enfin, un jour, étant rentré un peu gris, la femme avait grondé, pleuré! Furieux, il était reparti et s'était soûlé!.... Puis une fois encore, puis dix, puis vingt, et maintenant.... Ah! maintenant, la moitié de la paye passait, dame! et même.... quand "il était bien bu" il battait la ménagère.

—Malheur de malheur!—conclut Jean —j'la dégonte, c'est sûr! Ah! s'il y avait eu un p'tiot. C'est égal, elle a pas cessé d'être honnête, la Louise.... Son poing se leva menaçant.—Mais c'est l'autre.... Oh! l'autre! il veut m'la prendre.... Tonnerre.... ça n'sera pas.

Au même instant les sons argentins d'une cloche éclatèrent. C'était l'heure du "turbin". La sonnaille appelait "le chantier".

Les deux compagnons avaient monté aux échelles sans échanger une parole. Pierre Galhauban ignorait que sa conversation avec la Louise eût été surprise; cependant, il se trouvait gêné vis-à-vis de cet homme envers lequel il se sentait coupable.

Quand ils eurent atteint le pied de la croix:

—Attendez, père Serval, je suis plus agile que vous, je vais monter, vous me donnerez les fers.

—Plus agile? Essaye voir! répliqua le vieux d'un accent provocant.

Mais déjà l'ancien marin avait embrassé la croix, et, se hissant à la force des poignets, s'était affaissé sur les branches de fer. Il n'avait pas entendu la réponse.

—Voilà!.... Donner le coq que je le pose, fit-il. Allons! pas assez grand! Priati, va falloir exhausser l'échafaud.

Il se laissait retomber sur le dos, furieux des rires qu'il devinait au-dessous de lui, sur le parvis de l'église en construction. Dame! les camarades devaient "rigoler" de sa déconvenue; il ne pouvait souffrir cela, lui, un ancien gabier du *Bagard!*

Quant à Serval! il restait muet. Le front soucieux ridé d'un froncement sinistre, il regardait la place du village.

De l'endroit où se trouvaient les deux ouvriers, elle apparaissait toute petite, cette place, large comme une serviette, grouillante d'une fourmilière d'hommes haute comme des poupées.

Tout à coup, l'ancien marin se frappa joyeusement le front.

—J'ai trouvé, vieux s'écria-t-il, vous allez monter à la place où j'étais tout à l'heure et moi, je vous grimperai sur les épaules.... Ç'qu'ils vont être épatés, les autres, en bas!

—Comment, moi!.... moi? balbutia Jean d'une voix altérée? jamais!

—Eh bien, quoi? Vous avez le vertige? interroges-Pierre étonné.

—Le vertige!.... Ah oui! c'est ça le vertige! Mais ce n'est rien, c'est passé, reprit aussitôt le vieillard. Résolument, il se jucha à son tour sur les bras de la croix.

Après avoir mis à la portée de Jean les fers et le réchaud, Pierre sauta à califourchon sur les épaules du vieux, se dressa debout sur les pieds et, posant le coq à sa place:

—Voilà!.... Ça-z-y est! Donnez le fer. Mais pas de "blague", hein! Il ne s'rait pas bon de piquer une tête.... Brrr!

Et tout en sifflottant le jeune homme procéda à sa dangereuse besogne.

La responsabilité de Jean Serval était grande: un mouvement, si léger qu'il fût, pouvait précipiter sur le pavé, d'une hauteur de cinquante pieds, l'homme hissé sur son dos.

—Pierre est à ma merci,—pensait-il,—un geste, une secousse, un rien et je serais à jamais débarrassé de lui: Louise me reviendrait, car je me corrigerais. Mais, si au contraire je l'épargne....

Une envie folle, irrésistible de secouer ses robustes épaules le prenait; cependant il hésitait encore malgré lui.

—Ce serait un crime horrible! tuer un homme sans défense! D'ailleurs, il n'est même pas encore tout à fait coupable... Oui, mais pourquoi? Parce que la Louise n'a pas voulu, parce qu'elle hésite avant de se laisser tomber dans l'abîme.

"Tomber dans l'abîme!" Ce mot retenu de la lecture des feuilletons, lui fit porter les yeux vers ce vide immense s'ouvrant sous ses pieds.

L'abîme! Il était là, tentant, attirant, hypnotisant, s'enfonçant à une profondeur que semblait augmenter encore l'affolement du crime, hantant le cerveau du mari de Louise. Insensiblement, irrésistiblement, ses épaules se courbaient, se contractaient, elles se précipiter dans l'espace cet homme qu'il haissait. Une seconde encore et l'esprit vaincu par la bête, Jean allait céder à la suggestion.

—Eh bien! quoi? il se vengeait! peut-être le devinerait-on coupable? Eh bien, il s'expliquerait avec les juges.....un éblouissement, une crampe... une....

Un nuage passa devant les yeux du vieillard.

Lui, lui, Jean Serval, il ferait cela! Oh! non, non, ce n'était pas possible, et *le devoir!*

* * *

Une douleur inouïe, effroyable, vint int rrompre sa lugubre rêverie.

La soudure dont se servait Galhauban fondait sous la pression du fer rouge, elle avait d'abord coulé le long de la croix de métal et maintenant elle descendait, dévorante, avec un "frrrst" sinistre, en une intense brûlure sur le bras du vieux couvreur.

La figure de Jean se courvit d'une pâleur verdâtre, sa bouche s'ouvrit en un hiatus terrifié. Il ébauche un hurlement de douleur, mais il se tut; il parvint même à arrêter le tremblement nerveux qui ébranlait déjà tout son être, agité comme un frêne meurtri par la hache du bûcheron.

Cette explication du meurtre, qui en rendait l'exécution possible, qui pouvait faire Jean innocent aux yeux de tous, elle était la palpable, irréconsidérable dans cette horrible brûlure lui tenaillant les chairs.

Cependant pas un son ne sortit de la bouche convulsée du patient; sa volonté, plus forte que la souffrance, imposa le silence à ses lèvres, réprima le tressaillement de ses muscles, et c'est à peine si, sous ses pieds nus, Pierre Galhauban sentit une légère ondulation des clavicules.

—Qu'est-ce qu'il y a? interroges le jeune homme un peu inquiet. Est-ce encore.....

—Rien! rien! interrompit Serval dont la voix siffla, étranglée entre ses mâchoires serrées. Hâte-toi, seulement, je n'en puis plus!

C'était cette souffrance même, cette douleur effroyable, innommée, qui avait rappelé au vieux couvreur et son devoir et la sublimité du sacrifice à accomplir.

L'étain en fusion coulait toujours, brûlant la peau, carbonisant les muscles, pénétrant en vrilles de feu dans la chair palpitante..... A présent, Jean n'avait plus qu'une pensée, toujours la même, lui martelant le crâne ainsi qu'un battant de cloche; résonnant incessamment dans sa tête, monotone précurseur de la folie.....

—Le devoir, le devoir, faire son devoir!.....

* * *

—Ouf! c'est fini! cria la voix joyeuse de l'ancien gabier.

Se redressant alors de toute la hauteur de sa taille, Pierre Galhauban s'accrocha d'une main au coq de zinc et salua gaiement la foule avec son béret de marin.

L'écho affaibli des applaudissements monta jusqu'aux deux ouvriers, tel un chiquetis de castagnettes. Pierre se disposait à saluer de nouveau, quand la voix de Jean se fit entendre, étrange, sinistre.

—Descends.... descends vite!

Le jeune homme eut l'intuition qu'il se passait au-dessous de lui une chose qu'il ignorait, mais qui devait être horrible. D'un seul bond, il sauta sur les planches branlantes et se trouva face à face avec le vieillard.

—Qu'est-ce le vertige, n'est-ce pas, vieux? demanda-t-il à l'ouvrier en l'aidant à descendre de la croix.

Serval blême, les traits tordus en une expression de douleur indicible, ne répondit pas; mais plongeant dans les yeux de Pierre un regard profond, aigu, il lui désigna d'un doigt tremblant de fièvre l'épouvantable plaie qui, horrible, fumante, laissait voir au milieu d'un ruisseau sanglant les gouttelettes brillantes du métal solidifié; puis, pâlissant encore, il s'affaissa lourdement sur la plate-forme.

* * *

Pierre Galhauban a descendu sur son dos le vieux couvreur évanoui, l'a transporté dans sa demeure, étendu sur le lit et, maintenant, aidé par la Louise, s'empresse auprès du blessé.

Enfin, Jean Serval a rouvert les paupières...Il aperçoit sa femme qui, les joues inondées de larmes, fixe sur lui un regard d'une humilité craintive.

Pierre, en voyant le vieux revenir à la vie, a poussé un cri de joie, puis ses traits se sont assombris....Hésitant, il commence:

—Vous m'avez sauvé, maître Serval... vous....avez eu tort... Je ne *mérite*....

Mais Jean l'arrête d'un hochement de tête, un sourire douloureux a contracté ses lèvres.

—Je sais tout! murmure-t-il comme dans un souffle.

Un long sanglot lui répond et la Louise roule anéantie au pied du lit où repose le sublime martyr. Pierre Galhauban a reculé d'un pas et, étant son bonnet de laine:

—Maître Serval, je suis un misérable, mais la Louise est une honnête femme. Ce soir, je quitterai le pays pour n'y revenir jamais!

—Bien! Pierre, je te pardonne, répond Jean Serval, tendant péniblement sa main au jeune homme.

Mais lui, au lieu de la prendre et de la serrer, cette main noircie par le travail comme la sienne, au lieu de répondre par une étreinte à cet homme, ouvrier comme lui, il fléchit le genou, et, effleurant de ses lèvres les doigts tremblants du blessé:

—Quand j'étais petit et que j'avais mal fait, "la mère" me faisait aussi baiser la croix, murmure-t-il, puis se redressant: Adieu! on a encore besoin de bons gabiers dans les équipages de la flotte!

ALBERT DUPUY,
(Dans le *Petit Journal*, de Paris.)

La justicière.

Jean Guillou, Pierre Destroit,—c'avait été depuis un quart de siècle, entre ces deux hommes,—deux minotiers du pays breton,—une lutte âpre, acharnée, sans merci.

Jean Guillou, jadis simple piqueur de meules chez Pierre Destroit et renvoyé par celui-ci pour vol d'un sac de grain, avait fin, à force de ténacité, d'audace, d'intrigues, de tripotages et de chance, par couler son ancien patron,—la vie a de ces terribles renversements de balance!—et maintenant, commerçant, banquier, usurier, brassant vingt millions d'affaires par an, propriétaire des trois quarts des terres de la commune, gonflé par le succès à en faire éclater sa peau de parvenu, grandi de la servilité de ses fermiers, de ses ouvriers et de ses débiteurs, la tête tournée par les courbettes des notables, les avances du préfet et les mamours du député, dur aux humbles, cutier vis-à-vis de ses égaux, insolent avec tous, il était le maître incontesté, indiscuté, absolu, le tyran du pays.

Un soir de janvier que le vent du nord éparpillait la neige sur le faîte des toits, Jean Guillou souriait au feu de bûches qui flambait dans l'âtre de son cabinet bien clos. Devant acquérent de la minoterie délabrée, de la maison d'habitation, des meubles....des dernières épaves, en un mot, de ce qui fut le bien de son rival, sur son ordre à lui Jean Guillou, on expulsait, le soir même, Pierre Destroit de son domicile; et tandis que la bise sifflait rageusement sous les portes, que la flamme crépitait, claire et gaie dans le foyer, Jean Guillou riait d'un mauvais rire.—Ah! on l'avait chassé! on l'avait traité de voleur! eh bien! elle sonnait l'heure de la vengeance longuement préparée et patiemment attendue.

Une rumeur dans la rue l'attira à sa fenêtre et voici ce qu'il vit:

Il vit Pierre Destroit poussant devant lui une charrette à bras qui contenait quelques effets, un bois de lit, et, accroupie sur un paquet de hardes, une vieille bonne femme ridée, ratatinée, tremblottante, transie par le froid. Cette pauvre créature, c'était la mère de Pierre Destroit.

Devant chaque porte, celui-ci s'arrêtait et demandait l'hospitalité pour la vieille,—et à chaque porte on le repoussait,—non point, certes, par dureté de cœur, non, mais par crainte de déplaire à *Monsieur Guillou*.

Comme il fallait que la mère, à peine de mourir de froid, trouvât un gîte sans tarder, il courbait le front sous les humiliations, et continuait sa lamentable tournée, invoquant pour attendrir les gens, le souvenir des services qu'il leur avait rendus jadis; car, au temps de la bonne fortune, il s'était toujours montré bon et secourable aux petites...

Tous, désolés, muets, levaient la main vers le logis de Jean Guillou le potentat; leur haussement d'épaule terrifié voulait dire: "Si nous te secourons, nous lui déplaisons, nous sommes perdus."

La vieille geignait, toussotait sur son paquet de hardes; ses mâchoires claquaient; elle avait croisé sur ses genoux ses mains nouées par la goutte, et se ramassait en un petit tas, pour concentrer le plus possible de chaleur dans le jupon de droguet qui lui servait de manteau.

Il ne resta bientôt plus qu'une maison à explorer, au bout du bourg, la maison du riche minotier. Pierre hésita un instant et frappa.

—Qu'est-ce que vous voulez?

—Un gîte pour ma mère.

—Je ne loge pas les mendiants.

—Je ne suis pas un mendiant, j'ai de bons bras et l'habitude du travail, Jean, tu le sais.... pendant deux ans, tu as couché sous mon toit.

—Vous m'avez chassé, nous sommes quittes.... et puis, nous n'avons pas gardé les vaches ensemble: Dispuesez-vous de me tutoyer et fillez!....

—Jean, tu n'aurai pas la triste courage de laisser une chrétienne, une femme d'âge, mourir dehors.... Ne me refuse pas, Jean, je t'en supplie!.... Veux-tu que je devienne ton esclave, ta chose? Laisse pour quelques jours seulement, pour cette nuit ma mère s'abriter dans ton grenier, dans ton écurie.... n'importe où... Qu'est-ce que cela te fait.. Personne n'a voulu nous accueillir, ou avait peur de toi; on te méconnaissait, n'est-ce pas, Jean?.... Nous avons été ennemis, c'est vrai, mais j'ai lutté loyalement.... Maintenant je m'avoue vaincu, je m'humilie, que tout soit oublié!....

—En voilà assez!

—Voyons, ce n'est pas possible que tu aies le cœur si dur!.... l'*ancienne* n'est pas responsable du mal que j'ai pu te faire, elle!.... Si tu la laisse exposée à ce froid, dans une heure, peut-être, elle sera morte.... Veux-tu que ce remords pèse sur ta vie?

—Vous m'embêtez, allez-vous-en!....

Pierre fronça les sourcils.

—Il t'dit-il, je te savais voleur, je ne te croyais pas capable d'un crime.... Mais, écoute-moi, prie le bon Dieu qu'il n'arrive pas malheur à ma mère.... tu entends, Jean Guillou!....

La porte se referma avec violence, et tandis que la charrette à bras disparaissait au tournant de la route, Jean Guillou, rentré dans son cabinet, sifflait un air de chasse devant la flamme qui ronronnait joyeusement....

A deux kilomètres du bourg, Pierre s'arrêta.

La bise sonflait âpre, mordante; des vols de corbeaux tournoyaient dans le crépuscule gris; le ciel, lourd de neige, écrasait la terre; dans le silence cauté on n'entendait que le claquement des mâchoires de la vieille, et les sifflements de sa pauvre poitrine déchirée par le froid....

Tout à coup, tandis que son fils se demandait avec terreur où il pourrait lui procurer un semblant d'abri pour la nuit, voila qu'elle se mit à râler!—Non, ce n'était pas possible, elle n'allait pas mourir abandonnée, sans secours, au bord d'un fossé, comme un chien errant!.... Il souleva le jupon de droguet qui couvrait la tête de la bonne femme, et aux dernières lueurs du jour, il lui vit les yeux déjà ternis, vitreux: elle agonisait! "Mère!" cria-t-il. Les lèvres violettes de la mourante remuerent: "Pierre!.... que je te bise.... mon fi!...." Le râle s'accentua, devint comme un bruit de mer sur les galets... puis s'affaiblit.... un soubresaut.... un hoquet.... c'était fini! Pierre Destroit, accablé, les yeux secs, ferma les yeux de la morte, s'agenouilla dans la neige, et la plainte monotonie du vent troubla seule le silence de la nuit.....

* * *

Jean Guillou revenait du chef-lieu de canton où, dans un banquet, on l'avait vivement engagé à poser sa candidature aux prochaines élections législatives. Dans cette demi-ébriété qui suit un bon repas et toute l'avenir de reflets roses, dodelinant de la tête à ses rêves d'ambition, chaudement enveloppé dans sa pelisse de fourrure, un excellent cigare lèvres, il marchait bon pas, n'ayant pour l'instant d'autre souci que la possibilité d'une rencontre fâcheuse. Sa conscience lui reprochait pas mal d'infamies, et les ténèbres s'épaississaient de plus en plus.

—Pourquoi diable avait-il refusé la voiture qu'on lui offrait?..... Bah! qui donc oserait s'attaquer au riche minotier, au souverain du pays, au futur député?

Député!.... la nuit s'éclairait, et dans un éblouissant mirage il se voyait, lui, l'ancien piqueur de meules, trônant à la Chambre, pérorant, légiférant, tranchant les hautes questions d'où dépendent les destinées du pays.... Député! et pourquoi s'arrêterait-il en route? Pourquoi un homme de sa trempe n'aspirerait-il pas au portefeuille que tant d'imbéciles ont mis sous leur aisselle.... et n'ont pas su garder? Quand il le tiendrait, il n'était pas d'humeur à le lâcher facilement: n'avait-il pas à son service l'énergie indomptable, l'esprit d'intrigue, l'impassibilité cruelle, la science des affaires et des tripotages qui avaient servi de base à sa fortune?....

—Député, eh bien! oui... puis après...

Tout à coup il vit se dresser devant lui une ombre et reconla.

—Hé! l'homme! cria-t-il, passez votre chemin!

—Le chemin appartient à tout le monde, répondit une voix qu'il reconnut pour celle de Pierre Destroit.

Il voulut avancer,—l'homme se plaça devant lui.

—Jean Guillou! un mot!

—L'heure est mal choisie pour une explication....—Ah ça! laisser la route libre, ou je vous fends la tête avec mon bâton.

—Je n'ai pas peur de ton bâton et je choisis l'heure qui me convient.

Pierre Destroit saisit son ennemi au collet, et le secouant:

—Sais-tu que tu as tué ma mère? Que je te dois la plus grande douleur qui puisse torturer le cœur d'un homme? Sais-tu qu'à l'heure où tu te gobergeais, aujourd'hui, j'étais seul à suivre le cercueil de ta victime? Oui... oh! les lâches!....Tous ces gens que j'ai tant de fois obligés, dont quelques-uns me doivent le bien-être, d'autres l'honneur... les lâches! les lâches!.... à peine ont-ils eu le courage de se signer, derrière leurs vitres, au passage du convoi! Pas un ne m'a assisté! — Mais si la pauvre bonne femme s'en est allée seule à sa dernière demeure, à qui la faute, Jean Guillou? dis, à qui la faute?

Le misérable, à moitié étranglé, bégaya:

—Lâche-moi! lâche-moi!

—Oui, je vais te lâcher, mais auparavant je veux te dire que tu es une canaille, un voleur, un lâche assassin, et je veux qu'en attendant la punition qui t'atteindra tôt ou tard s'il y a une justice en ce bas monde, je veux te traiter comme on traite les infâmes.... Tiens! Maintenant tu peux passer ton chemin, et remercier le bon Dieu d'avoir eu affaire à un brave homme.

Et après avoir craché à la figure de son ennemi, il s'éloignait, quand l'autre de rage, fit tournoyer son bâton et lui en asséna un coup terrible. Heureusement le coup ne porta point.

Pierre Destroit n'était retourné.

—Ah! fit-il, c'est du sang que tu veux!

Alors les deux hommes s'étreignirent dans un corps-à-corps furieux.

A cet endroit, la route longe la ligne du chemin de fer et la surplombe, elle en est séparée seulement par une faible palissade. Les hasards de la lutte amenèrent les deux adversaires sur cette palissade; elle céda, et ils roulèrent du haut du talus dans la tranchée; la chute ne leur fit point lâcher prise, — le duel continua, — duel à mort, peut être, quoiqu'ils eussent tous deux d'autres armes que leurs terribles bras de mineurs.....

Soudain, sans cesser de s'étreindre, ils se dirent l'oreille.... — sur les rails des vibrations coraient, et l'on entendait un grondement sourd, comme d'un tonnerre lointain qui se serait rapproché rapidement....

—Le express!..... C'était l'express qui arrivait!..

Ils ne se lâchaient pas, craignant mutuellement une trahison.... et les trépidations des rails s'accentuaient.... et là-bas, à deux kilomètres, un point brillait apparut dans la nuit.... Ce point grossait, grossit fantastiquement, se dédoubla en deux yeux, deux gros yeux sanglants de bête dévorante, qui se reflétaient sur les rails en filets de feu.

Instant suprême! Dans vingt secondes le monstre allait passer.... D'une brusque secousse Pierre parvint à se décramponner et à se coller contre le talus, en hurlant:

—Gare, Jean Guillou! ga.....

Un broiement d'os et un cri d'agonie perdu dans le fracas assourdissant du train qui passe.... un éblouissement... Dans le fossé où Pierre Destroit, le cœur arrêté, les jambes cassées par le saisissement, s'était laissé glisser, à cinquante pas plus loin, une tête roula...

La locomotive, devenue l'instrument de la justice divine, avait vengé le crime qui échappait à la justice humaine.

MAXIME AUBOUTIN.
(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

Une marchande de sourires reçoit la visite de son propriétaire, vieux rapin à tête en boule de billard et armé de sa quittance de loyer:

—Fandra repasser, mon bonhomme, pas le sou à la caisse aujourd'hui.

Effarement du propriétaire.

—Eh bien, voyons, quoi! vous ne pouvez pas filer!, quand vous resterez là à me dévisager comme une bête chauve!

Sur le boulevard.

Un gamin déturé aperçoit une demi mondaine revêtue d'une toilette mirobolante:

—Ma princesse, un sou, s'il vous plaît?

—Allons, petit drôle, laissez-moi tranquille..(Appelant une voiture). Cocher, vite, gare Saint-Lazare.

—Gare Saint-Lazare toi-même! répliqua immédiatement le gavroche.

Entre paysans:

—Dis donc, Taupinard, tonas qu'es t'un malin, pourrais-tu ben m'dire la quelle est la plus vieille de la lune ou du soleil?

—Dam', j' crois qu'ils sont autant vieux l'un qu'l'autre.

—Nenni, grand bêta, c'est l' soleil qu'est plus vieux, puisqu'la lune elle change tous les mois.

Un joli poivrot, le nez comme une rose, comparaît devant le juge d'instruction.

—Comment! c'est encore vous? Vous ne vous lasserez donc jamais de mener une vie pareille?

—Oh! que si, monsieur le juge, mais quand on a eu un coup de trop, "vous savez ce que c'est!"

La société est composée de deux grandes classes: ceux qui ont plus de dînes que d'appétit et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

Un cicerone promène une caravane d'étrangers dans Paris.

On passe sur les boulevards.

—Voyez, messieurs, "Ludovico Magno:" "cela veut dire: porte Saint-Denis.

A l'autre faubourg, un des étrangers s'écrie:

—Tiens, encore "Ludovico Magno."

—Cette fois, messieurs, fait le cicerone, cela veut dire; porte Saint-Martin. C'est ce qui vous explique les difficultés de la langue latine.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre **Alterratif** et de toutes autres **Médecines** pour le Sang. Comme preuve, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleures ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme purateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, $1; six flacons, $5. Valant $5 le flacon.

Pensées et maximes.

Le temps et la santé, quand ils changent, changent notre tâche et nos obligations. Tout âge est près de sa fin; il a un avenir toujours proche, et dont il nous importe à tous de nous occuper également, avenir que la jeunesse a sous ses pieds, comme la vieillesse le voit devant ses yeux. Fant il donc agir, à la fin de la vie, comme au milieu ou au commencement? Notre action, à cette époque, ne doit-elle pas être dirigée autrement que dans d'autres temps? Doit-on agir alors pour ce qui fait, ou pour ce qui s'approche? Quant à moi, je crois qu'il faut planter et non bâtir, quoi qu'en aient dit les jeunes hommes.

JOUBERT.

Si je veux réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait. Je trouverai alors que l'art de conter et de parler jamais de foi forme presque tout l'homme aimable.

STENDHAL.

Les bons conseils attirent plus de haine aux hommes qui les donnent qu'ils ne rendent service aux hommes qui les reçoivent.

DE NUGENT.

Certains individus aiment à se croire insolents qui ne sont que mal élevés et grossiers.

LOUIS DÉPRET.

Allez, marchez, avancez. Ayez dans les yeux la clarté de l'aurore. Ayez en vous la vision du droit, le bonne résolution, la volonté ferme, la conscience qui est le grand conseil. Ayez en vous ces deux choses qui sont l'expression du plus court chemin de l'homme à la vérité: la certitude dans l'esprit, la droiture dans le cœur.

VICTOR HUGO.

Encore plus de lumière! C'est le cri de l'âme humaine: ce cri, personne ne l'étouffera, car la lumière c'est pour l'âme plus qu'un besoin et un droit, c'est la vie.

LABOULAYE.

Vivre, c'est marcher vers la mort; mourir, c'est entrer dans la vie éternelle.

NICOLE.

Vous êtes à l'âge où l'on se décide; plus tard, on subit le joug de la destinée qu'on s'est faite; on gémit dans le tombeau qu'on s'est creusé sans pouvoir en soulever la pierre. Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez donc vouloir une fois, vouloir fermement; fixez-votre vie flottante et ne la laissez plus emporter à tous les souffles comme le brin d'herbe séché.

LAMENNAIS.

Comme l'ambition ne suppose pas toujours le talent, pour un homme de génie qui s'élève vous avez vingt tyrans médiocres qui fatiguent le monde.

CHATEAUBRIAND.

Il en est des mariages comme de la crème: un rien les fait tourner.

DE BALZAC.

Le progrès, c'est ainsi qu'on appelle l'abandon successif des traditions.

CHARLES GARNIER.

Les belles passions sont pour les belles âmes.

RETROU.

En parcourant les routes, l'enfant chasse aux papillons, l'homme chasse aux idées.

DE VOGÜÉ.

Le plus grand degré de l'orgueil repose peut-être sur une telle confiance en soi, que le blâme, le dédain ou l'indifférence des autres soient impuissants à ébranler cette solide opinion que l'orgueilleux nourrit de soi-même.

ALLETZ.

La vertu est quelquefois oubliée dans son passage ici-bas, mais elle ravit tôt ou tard; on la retire des tombeaux comme on retire du sein de la terre une statue antique qui fait l'admiration des hommes.

CHATEAUBRIAND.

C'est un grand art que de savoir dardier sa pensée et l'enfoncer dans l'attention.

JOUBERT.

La politesse est peut-être la seule qualité qui ne nous fasse pas d'ennemis.

DE NUGENT.

Les fleurs les plus belles durent moins que les rouces; nos meilleures joies sont déjà flétries quand nos vieilles douleurs nous tourmentent encore.

SURIAS.

L'amabilité est l'huile qui adoucit tous les ressorts de la vie.

STAHL.

Voilà une femme raisonnable!
Pourquoi est-elle raisonnable?
Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
30 déc—1 an. Dim. Mer Ven C

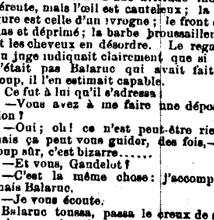
PHAETONS AND SURREYS
The Popular Styles of the Day.
R. P. RANDALL'S REPOSITORY,
54 and 56 BARONNE.
1er mai—3m

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé sur [illegible] réduite
tous genres faits sur commande.

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.
1er juin 1888.
Liste de publication.
Arditson Honoré — Hognet Louis Marie
Barrette Victor Albert — Javet Gaspard
Borna d Pierre — Jouin Louis
Braquet Marie Anne Vve P Frère — Jurca Bernard
Kimbel Gustave
Capdeville Laborgne — Allinger Pierre
Casaban Lartigan Mar — Lablaie Jean Pascal
Larroix P P
Casalis Jean — Lavaud Pierre
Charnoz François — Labarrère Albert et
Chaudé les épouse — Marie Hélonrnet
Coldé Eugène Pierre — Lacus Jean Marie
Dantilion Vve Germain — Laporte E Guillaume
Delserre Jean Baptiste — Le Bricquir
Destouet Jacques — Lemenier Sévérin Léonard jardinier
Ducasse Marie — Lenfant Désaire
Duché Julien — Le Proe Belle Angélina
Drouet Léon les époux — Maillos Joseph successeur de
Drouet Constance — Macarchi Mme Vve Julie Horace
Etienne Prosper — Miller Max F et Mme Mitter
Ferrère François — Pajot Edouard
Froment Claude — Poulade Henri
Gazeli Mlle Berthie — Quesnel Victor
Gallard Ferdinand — Quesnel Victor Henri
Garlepied Edouard — Rebours F E (2)
Garlepied Lauren Gaston — Royère Pierre
ce épouse Vergnole — Savy Paul Jules
Georgel Charles — Simian Philippe
Gontiers Emile — Tuyes Jules
Henry Flavien — Zigler Joseph
Henry P
Henrion Jean Baptiste
LETTRES.
J Deal (2) — Jacquet François Désiré
Delbruck Georges — Hancart Clodomir
N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en cohors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
1er juin 1888.
Gérant du Consulat,
P. DEPIERRE.

Crescent Insurance Company.
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE-ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 184
—Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1850.
CAPITAL EN ARGENT...$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixées de gré à gré, remises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN.....Président
J. H. OGLESBY.....Vice-Président
CHAS. E. RICE.....Secrétaire
Directeurs:
Joseph Bowling, Chas M. Whitney,
Geo. W. Scott, J. H. Ogleby,
J. Marmoni, W. R. Lyman,
J. J. Reiss, Charles H. Dolsen,
Lucien Delery, S. C. Coulon,
R. F. W. Bachman, Charles Newman
Joseph Kohn, M. Gillig
James T. Rodd, Chas. A. Rice
D. R. Calder.
Voir nos agences dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
10 juil 87—1an

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal



Seul agent pour tous les meilleurs
Pianos Américains,
Steinway, Sohmer, Knabe, Behr
Shoninger, Fischer et Pease,
Au plus bas prix, au comptant, ou payables en
Versements mensuels tres faciles.
MUSIQUE
de tous les principaux éditeurs ainsi que les dernières publications.
S'adresser au magasin de musique à
LOUIS GRUNEWALD,
1er oct87—1an NLLE-ORLÉANS

TO-KALON.
AVIS AUX FAMILLES.
Vins supérieurs de Californie, que l'on trouve toujours chez M. Ferget, 149 rue Royale; surtout le célèbre vin de M. Crabb, Ptiers à son restaurant, 40 rue Dauphine. 50 sous la bouteille demi-bouteille vin ordinaire; pour 5 cents de plus on a une demi-bouteille de fameux To-Kalon. 17 fév 88—1